

La mort à mes trousses

Qui a dit que la mort signe de sa plus belle calligraphie l'épithète de la fin d'une vie ?

La mort, elle est déjà présente lorsque l'on vient tout juste de pousser son premier cri signifiant notre arrivée dans ce monde.

La mort s'inscrit déjà dans ce parcours qui en est à ses balbutiements. Finalement, on vit pour mourir. Pour certains, on meurt pour revivre. Oxymoron ou absurdité de la chose ?

La mort, compagne implacable de la vie, chevillée à tous ses membres, assurée de ne pas rater son coup.

La vie – la mort. Plutôt la mort avec la vie.

Deux sœurs jumelles qui s'épient et se narguent dans un bras de fer dont on connaît d'avance le gagnant.

Toute une vie à apprivoiser cette mort, à la traquer, à la narguer.

Toute une vie à faire comme si, à faire semblant, à croire, à se croire hors d'atteinte

Et cette mort, qui attend, patiemment, son moment.

Chez certains, elle sommeille, pas pressée mais vigilante. Pas question de rater son heure de gloire. Le temps s'écoule, et la vie avec.

Chez d'autres, elle s'annonce mais prend son temps, sadique et ricanant. La lutte l'amuse, et sa venue devient soulagement.

Pour calmer mon angoisse, ma mère me disait que la vie était longue. Aujourd'hui, je le répète à ma fille pour tenter de calmer les siennes. Mais que dire lorsqu'elle surgit comme une furibonde, horrible, monstrueuse ? Sans vergogne, elle ne prévient pas. Elle s'abat sur nous, hurlant au massacre.

Ils viennent de boire leur dernier verre, de déguster leur dernier plat, d'écouter leur dernier concert, de dérouler leurs derniers pas.

La mort brutale, la vie laissée là, dans une rue, un trottoir, un café, une salle, pour quelques-uns dans un hôpital.

La mort, elle est là, on le sait.

La mort ne nous échappera pas, on le sait aussi.

Mais cette mort surgie de nulle part, ou plutôt surgie de la haine de certains, qu'aurions-nous à lui dire, à dire de la vie ?

Vie interrompue brutalement. Vie inachevée. Vie interdite. Souffle coupé. Larmes suspendues, et pourtant ...

Et pourtant, ceux qui restent reprennent leur marche.

La vie fait la niaque à la mort.

Je me pensais à l'abri, hors d'atteinte. Risible.

L'angoisse s'insinue à nouveau dans mes tripes, et la sidération me saisit une fois de plus.

Des policiers à cran, sur les dents, partout ; des vigiles fouillant sacs et cabas à l'entrée de chaque établissement.

Des grands mots comme *guerre, état d'alerte, état de guerre*, je connais, même très bien.

Je pensais les avoir laissés ailleurs, là-bas, dans le pays de mes origines et de mon enfance interrompue brutalement par la foudre des canons et la fureur des hommes.

Je pensais les avoir laissés dans ce pays des cèdres qui s'épuise, exténué, larguant cette mort derrière moi lorsque j'arrive dans cette capitale de tous mes espoirs, m'avançant vers cette vie qui m'appelait encore.

La mort est à mes trousses.

Je cours, je halète, je trébuche, je m'arrête, je reprends la course.

Quand me rattrapera-t-elle ?

La vie, c'est cette impossibilité de répondre à cette question.

Nada Abillama-Masson*
25 décembre 2015

* Nada Abillama-Masson est formatrice et écrivain.